

## Cinéma

## «Nous étions fiers d'avoir retrouvé le cercueil de Charlie Chaplin»

Le 2 mars 1978, la dépouille de l'artiste était volée à Corsier-sur-Vevey. Jean-Daniel Tenthorey, 86 ans, dirigea l'enquête avec la police. Il raconte

Philippe Dubath

«Quand nous sommes allés sur place avec les policiers, le 2 mars, il y avait des traces de pneus dans le cimetière, mais elles ne nous servaient à rien. C'était juste un gars qui était venu pour livrer un monument. Les voleurs, eux, n'avaient pas laissé le moindre indice. Et à l'époque, nous n'avions pas l'ADN pour tenter des recherches.»

Jean-Daniel Tenthorey était, en 1978, premier juge informateur de l'arrondissement de Vevey-Lavaux. Il ouvrit et conduisit l'enquête de bout en bout, d'entente avec la gendarmerie et la police de sûreté. Mémoire vive, regard braqué sur 1978, il revit avec précision les premiers jours de l'affaire: «Très vite, le lendemain de l'enlèvement du cercueil, la famille de M. Chaplin (ndlr: décédé le 25 décembre 1977) a reçu un appel téléphonique. Le ravisseur réclamait 1 million de francs.»

## Médioms et pendules

Le juge Tenthorey sourit: «Je pourrais écrire un livre rien que sur les coups de téléphone et les demandes de toutes sortes que j'ai reçus. Tiens, ce journaliste américain qui est venu me pister jusque dans mon jardin pour me prendre en photo et me faire parler de ma famille, de ma vie. Et je ne vous dis pas les coups de fil de médiums, de spécialistes du pendule, de faux ravisseurs qui tentaient d'obtenir une vraie rançon! Le journal *La Suisse* avait reçu l'appel d'un homme qui voulait 30 millions!» Le juge sourit mais il se souvient aussi que les deux voleurs n'étaient pas des rigolos: «Ils ont quand même menacé de s'en prendre aux enfants Chaplin si les choses n'accéléraient pas.»

Accélérer? Il n'en était justement pas question. Jean-Daniel Tenthorey fit tout le contraire: «Je faisais le Vaudois avec les journalistes. Ils voulaient savoir combien de



Jean-Daniel Tenthorey, juge informateur de l'époque, sur les quais de Vevey, aux côtés de la statue de Charlot. CHANTAL DERVEY

## Un film en hommage au muet

● Benoît Poelvoorde et Roschdy Zem en sympathiques niqués du destin démenageant le cercueil de Charlie Chaplin, en 1978, dans la nuit helvétique: le coup des Pieds nickelés sur la Riviera semblait prometteur de bonheur cinématographique. D'autant que le Français Xavier Beauvois passe à la comédie avec de sacrés états de service. Le cinéaste, formé chez Jean Douchet, Manuel de Oliveira et André Téchiné, a toujours su mêler à des prétentions d'auteur une sensibilité plus provinciale, venue de son enfance en milieu ouvrier dans le Pas-de-Calais. Cette acuité se manifestait déjà pleinement dans *Le petit lieutenant*. Elle était sublimée dans *Des hommes et des dieux*. De là, *La rançon de la gloire* allait kidnapper le spectateur.

Comme les paumés de cette histoire, il faut un peu déchanter. L'ombre de Charlie Chaplin plane sur la mise en scène, qui tente plusieurs pistes pour finir par n'en prendre aucune. La cinéphilie se manifeste un peu tard, quand l'intention du réalisateur prend enfin la forme d'un portrait bicéphale: Osman (Roschdy Zem), en charge d'une gamine esseulée, évoque *The Kid*, Eddy (Benoît Poelvoorde) et sa caravane brinquebalante *La ruée vers l'or*. Parfaits, les comédiens obéissent à une gestuelle digne de l'âge d'or de Charlot. Cet hommage, par contre, est dilué dans une mise en scène qui égare plutôt qu'elle ne précise. Réaliser un hommage au muet avec des couleurs et des dialogues relevait d'un pari auquel

peut-être seul un Aki Kaurismäki, dans ses blues finlandais, aurait pu rêver.

Ainsi, le cirque ambulant qui s'installe à Vevey au bord d'un Léman désenchanté éveille quelques souvenirs. Mais l'épisode passe sans que la magie, même dispensée par Chiara Mastroianni en écuillère, ne subsiste. Face au miroir des illusions perdues, dans une loge où un Poelvoorde fardé interroge dans le blanc des yeux la noirceur de son âme, *Les feux de la rampe* renvoie soudain un reflet cruel: celui de la distance entre le maître et l'élève. Fugitif, un ange passe, comme pour indiquer à quoi se vouait l'entreprise. **Cécile Lecoultré**

«La rançon de la gloire», aux Grütli, Pathé Balxert et Bio.

policiers étaient sur le coup. Je leur répondais que ça dépendait des jours, je noyais le poisson. Et si je leur avais dit qu'en réalité un seul inspecteur, le brillant Jean Paccaud, travaillait chaque jour sur cette histoire, ils se seraient moqués de la police vaudoise. Mais il fallait juste que l'affaire se calme, que plus personne ou presque n'en parle. L'un des ravisseurs me l'a avoué, quand je l'ai eu en face de moi pour l'interroger: c'est quand il a senti l'affaire passer pour ainsi dire dans l'oubli qu'il s'est énervé et qu'il s'est fait prendre.»

Le jour où les gaillards – un Polonais et un Bulgare – se font attraper, les deux cent quarante cabines téléphoniques de Lausanne sont surveillées par des policiers en civil. Dans son impatience, le Polonais avait dit à quelle heure il appellerait et, comme les téléphones portables n'existaient pas, les enquêteurs en avaient déduit qu'il parlerait d'une cabine. Surtout qu'au cours des nombreuses conversations précédentes, le manque

de pièces de monnaie avait interrompu le dialogue!

«Il est clair qu'aujourd'hui, avec les portables, la situation serait différente. Celui qui se faisait appeler Rochat nous aurait peut-être échappé plus longtemps. Surtout qu'il fallait tout vérifier, les fausses pistes ne manquaient pas. Un jour, un indicateur nous affirma que le cercueil se trouvait dans une grange près de Mézières. Quand nous avons investi les lieux à l'aube, pas de cercueil mais une bande de jeunes à qui des copains avaient fait une farce!» Le juge ne laissa jamais s'installer le découragement dans la police: «Des pièges que nous avons tendus avaient échoué. Le Polonais était malin. Il ne fallait pas qu'il se méfie. Un jour que le moral de la police semblait en baisse, j'ai rassemblé tout le monde et expliqué qu'il en allait de l'honneur de la police cantonale, qu'on recommencerait cent fois s'il le fallait. Un peu plus tard, on l'arrêtait.»

## «Le Bulgare était un cric!»

Quand il reparle de cette arrestation, le 16 mai 1978, Jean-Daniel Tenthorey privilégie un sentiment: «Nous étions heureux et fiers pour Mme Oona Chaplin d'avoir pu retrouver son époux. Je me mettais à sa place, cette incertitude était une vraie douleur. Ils sont bien, maintenant, ensemble à Corsier.» Et quelle impression garde le juge des deux hommes – 60 ans et 74 ans aujourd'hui – qu'il interrogea longuement après l'arrestation? «L'un était l'organisateur, l'autre était dans le coup à cause de sa force. C'était un cric, le Bulgare! Il fallait ça pour sortir un cercueil de sa tombe. Ce n'étaient pas des malheureux ni des pauvres. Juste des gars qui avaient pensé se faire de l'argent facilement. Car vous savez, un mort ce n'est pas comme un vivant, c'est plus simple à garder en otage.»

Jean-Daniel Tenthorey n'a pas été invité à la sortie du film à Vevey. Pas grave. Il garde précieusement la lettre que lui envoya Oona Chaplin pour le remercier, lui et les policiers. Et s'il va au cinéma voir *La rançon de la gloire*, peut-être se retrouvera-t-il assis, sans le savoir, dans le noir de la salle, à côté du Polonais ou du Bulgare, qui furent condamnés respectivement à 4 ans et demi de réclusion et 18 mois avec sursis.

## Dans le rôle du rançonneur, Benoît Poelvoorde soigne son image décalée

## Interview

A l'affiche de «La rançon de la gloire», l'acteur belge se raconte comme il conduit. Gare aux accélérations!

«Fameux popotin!» L'œil gourmand de Benoît Poelvoorde enveloppe pendant quelques secondes la croupe vraisemblablement cubaine d'une épaisse chanteuse de boléro. La peinture très colorée enjolive la cheminée du spacieux fumoir, dans les fauteuils duquel l'acteur préférera la vodka aux cigarettes. Deux verres, à l'heure de l'apéro. Fameuse descente!

Poelvoorde est en promo mais Benoît s'en fiche, comme toujours. Rencontrer le plus célèbre Belge du cinéma français revient à laisser son bloc-notes en poche et tenter de slalomer entre les sujets de conversation qu'il vous im-



Benoît Poelvoorde, dans «La rançon de la gloire». WHY NOT PRODUCTION

pose. «Tu as vu mon doigt? Je me suis coupé hier dans ma chambre et j'ai voulu faire comme dans les films en brûlant la plaie. Je déteste les hôtels, mais j'y passe un temps fou. Note, j'ai adoré celui de Ve-

vey, où j'ai logé durant le tournage de *La rançon de la gloire*. J'aime bien la Suisse, je pourrais y vivre, mais on me suspecterait de vouloir planquer mon pognon.»

De cultissime freluquet tueur

de vieilles dames (*C'est arrivé près de chez vous*, 1992) en sénateur millionnaire du cinéma franchouillard (*Astérix aux Jeux olympiques*, 2008), Benoît Poelvoorde est passé des marges acides à la starification populaire. Il en a payé le prix fort (une vilaine dépression en 2008) mais dévoile un caractère inchangé, accessible et déconneur, loin des paillettes parisiennes. Il avoue oublier ses rendez-vous mais collerait contre un mur tous les attachés de presse personnels, «ces emmerdeurs qui pullulent, ces parasites qui flattent l'acteur et se rendent insupportables auprès de tout le monde pour justifier leur salaire». Il voue aux mêmes gémonies les animateurs télé («J'ai arrêté les grosses productions parce que je ne supportais plus de devoir faire des émissions débiles pour les vendre») et s'assume en «employé du cinéma».

«Je suis sur un tournage pour bosser, je ne veux pas sacraliser ce métier.»

Dans un fauteuil à quelques mètres, le réalisateur Xavier Beauvois passe lui aussi à confesse. Poelvoorde le hèle, la paire d'interviews en duo devient quatuor où l'on cause grosses cylindrées. Nul chiqué: l'une des stars du cinéma francophone actuel se fiche du septième art avec toute l'authenticité prolétaire de ses origines. Ses références récitent bien moins l'œuvre de Kubrick ou de Truffaut que «le cinéma navrant des années 70», ces ovnis anars portés par des tronches du nom de Marielle, Carmet ou Blier.

«Je ne regarde jamais le passé. J'ai 50 ans, mais je ne suis pas nostalgique, au contraire de pas mal de mes amis. Je ne regarde pas beaucoup le futur non plus, note. Je n'ai pas de but, je trouve le

temps toujours long.» Pour se ressourcer entre deux tournages, qu'il enchaîne d'autant plus volontiers qu'il chérit depuis quelques années «les films fauchés», l'amoureux de l'Afrique a acquis une maison au Sénégal, où il aime lire, boire et se baigner. Il ajoute sans ciller que sa femme rêvait de ce pied-à-terre. On ne rebondit pas sur les rumeurs d'une liaison avec Chiara Mastroianni. Poelvoorde l'officialisera quelques jours plus tard. «Je peux déménager demain, mon environnement importe peu. Par contre, je suis un maniaque de l'archivage. J'ai conservé tous mes tickets d'avion, billets de concert, petits mots de copains. Et aussi mes premières lettres d'amour. Pas beaucoup. J'ai eu peu d'histoires et elles furent longues.» La voix est restée ferme, l'œil sec. Poelvoorde a déjà changé de sujet.

François Barras